

## Les représentations sociales : entre l'individualisme et l'holisme

Catherine Garnier – AIICM – GEIRSO

### Abstract

The social representations theory and method crosses many disciplines. It can be applied to describe the individual standing with regards to social issues, or how a group behaves within its culture. This second aspect is the one consistent with the initial theory of Moscovici (1961): it sheds light on the relationship between human beings and the world they live in, because their pathways develop slowly along the evolution of transforming societies. Because the “individual” is often considered as a fundamental unit of analysis, its importance is usually overstated in research. Is it a paradox? Paradox or contradiction, it is important to examine, epistemologically, theoretically and methodologically, the development of the social representation concept in the last 50 years. WE propose an analysis based on founding ideas Dumont (1983), who developed the concepts of individualism and holism.

### Keywords

Social representation, individualism, holism, systemic, construction, process, organizational principles.

### Résumé

Le champ des représentations sociales traverse les disciplines, que ce soit au plan des théories ou à celui des instruments d'analyse. Il peut décrire le positionnement des individus dans les enjeux sociaux ou indiquer l'inscription du groupe dans sa culture, ce qui le rend plus conforme à la théorie de Moscovici (1961). Il est un éclairage subtil sur le rapport que l'homme entretient avec le monde compte tenu du fait que le parcours de vie de l'humain est une lente transformation au sein de sociétés elles-mêmes en évolution constante. On doit constater que nombre des études se positionnent dans une perspective où l'« individu » est surdimensionné étant donné son statut d'unité de base. S'agit-il d'un paradoxe? Paradoxe ou contradiction, de toute évidence, cela renvoie à l'examen de la manière dont ce concept se développe d'un point de vue épistémologique, théorique et méthodologique au cours de ses 50 ans d'histoire. Exercice rendu possible à travers les idées fondatrices élaborées par Dumont (1983) autour des concepts d'individualisme et d'holisme.

### Mots-clés

Représentations sociales, individualisme, holisme, systémique, construction, processus, principes organisateurs.

## INTRODUCTION

Aborder les représentations sociales, c'est plonger au cœur de la pensée sociale, c'est aussi voyager au rivage des différentes interprétations qui se sont développées en cette théorisation. Il s'agit donc d'explorer les diverses thèses et les présupposés épistémologiques sur lesquels elles reposent, en particulier par rapport au grand courant de la pensée sociologique de l'individualisme/holisme.

Dans une première approximation, l'étude des représentations sociales semble faire apparaître des conceptions de ce qu'elles sont qui s'avèrent fort différentes les unes des autres, et ceci, quelle que soit leur origine disciplinaire ou leur approche, qu'elles tiennent lieu d'instruments ou d'objet même d'étude. Et c'est ainsi, bien que les définitions de départ des auteurs majeurs du début de l'aventure intellectuelle après Moscovici soient, quant à elles, plutôt équivalentes. Dès 1961, Moscovici campe la richesse du concept dans lequel les rapports sociaux, communications et actions sont au centre de sa vision systémique et incontournable, comme l'indique sa définition des représentations sociales qui sont des « systèmes de valeurs, des idées et des pratiques dont la fonction est double. En premier lieu, établir un ordre qui permette aux individus de s'orienter et de maîtriser leur environnement matériel; ensuite, faciliter la communication entre les membres d'une communauté en leur procurant un code pour désigner et classer les différents aspects de leur monde et de leurs histoires individuelles et de groupes. » (1976, p. XIII).

Ainsi, même si cette définition affiche nettement que l'origine de la représentation vient de la production du groupe qui est reprise à leurs propres fins par les individus, il n'en reste pas moins qu'on retrouve, tout au long de la courte histoire de ce concept, des études dans lesquelles elles sont, tantôt considérées comme résultant de la sommation des positions individuelles, tantôt la résultante de la position du groupe qui abrite ces individus. Or, les postulats sur lesquels se fonde le travail de recherche de nombre de ces études ne sont pas forcément explicites. On peut parler ici d'une première ambigüité et l'on peut s'inquiéter, dans le cadre précis de ce qui nous occupe, de voir prévaloir l'idée que c'est plutôt la pensée des individus qui fonde la société que l'inverse. D'autant plus qu'une telle pensée se manifesterait en contradiction avec la précédente définition de Moscovici, définition qui est assez représentative de celles qui sont utilisées de l'origine à aujourd'hui. Cette contradiction n'est pas nouvelle puisque Rouquette (1994) déjà réagissait à cette tendance affichée, au cours des années 1990 dans un certain nombre de travaux, en indiquant que les représentations sociales ne pouvaient être la sommation des représentations individuelles. Doit-on comprendre qu'il y aurait détournement des définitions princeps des représentations sociales, détournement qui serait en faveur d'une approche par les représentations individuelles et qui, de temps à autre, se manifesterait dans les courants de recherche de ce domaine?

Une telle vision concorde plutôt avec celle s'illustrant en sciences sociales modernes et qui est de voir la société comme consistant en individus premiers par rapport au groupe, l'individualisme étant alors le fer de lance de la modernité. Une telle vision et son origine sont largement explorées et particulièrement clarifiées par Dumont (1991) dans un extrait de son « *Essai sur l'individualisme* » :

« *Sociétas*...évoque un contrat par lequel les individus composants se sont "associés" en une société. Cette façon de penser correspond à la tendance, si répandue dans les sciences sociales modernes, qui considère la société comme consistant en individus, des individus qui sont premiers par rapport aux groupes ou relations qu'ils constituent ou "produisent" entre eux plus ou moins volontairement. Le mot par lequel les scolastiques désignaient la société, ou les personnes morales en général, *universitas*, "tout", conviendrait bien mieux que "société" à la vue opposée, qui est la mienne, selon laquelle la société avec ses institutions, valeurs, concepts, langue, est sociologiquement première par rapport à ses membres particuliers, qui ne deviennent des hommes que par l'éducation et l'adaptation à une société déterminée. »  
(p. 98-99).

Dans le cadre plus particulier du concept de représentations sociales, cette opposition entre ces deux conceptions premières ne peut qu'avoir une incidence sur les modes de recherche adoptés. Mettre au clair les différentes articulations entre ces dernières et les démarches de recherche qui ont cours dans le domaine des représentations sociales devrait contribuer à comprendre les enjeux sous-jacents et leur évolution au fil du temps. Ce travail est d'autant plus important que ce domaine en est un en pleine expansion comme l'indiquait déjà Jodelet dès les années 1989, expansion vers des disciplines en sciences humaines et sociales (éducation, anthropologie, sociologie), mais aussi en sciences de la santé et de l'environnement, situation qui perdure encore aujourd'hui. Cette expansion et les contradictions qui prévalent quant aux options conceptuelles premières prises et qui semblent ressortir de ce qui précède, peuvent y entraîner un effritement et même un éclatement du domaine. Il ressort de ces considérations que le problème doit être considéré avec sérieux et précaution. Ainsi, au-delà de cette rapide approximation, l'examen du développement du concept de représentations sociales au cours des années implique de dépasser l'opposition individualisme/holisme par trop réductrice, car le but est de mieux comprendre comment s'articulent les positionnements des uns et des autres et l'impact de ceux-ci sur les différentes composantes de la démarche de recherche.

La présence de ces deux conceptions de départ dans le domaine des représentations sociales s'est manifestée dès l'origine. Même si, ce qui compte pour Moscovici (1976), ce sont les interactions plutôt que les substrats, nombre de travaux de terrain vont plutôt suivre les canons proposés à l'époque par la psychologie sociale. En effet, certains des travaux de Moscovici se développent plutôt en marge de ces canons, car ils s'inscrivent dans la lignée de Durkheim et d'une vision large des sciences de la société.

Une relecture de l'article de Moscovici intitulé « *Des représentations collectives aux représentations sociales* » publié dans l'ouvrage de Jodelet (1989) rappelle assez bien le contexte d'émergence des représentations sociales. Plus restrictive, la psychologie sociale était, elle-même, au début traversée par des options théoriques et épistémologiques inféodées à une science positiviste et dont les courants dominants étaient fondés sur l'objectivité, la méthode expérimentale et plus particulièrement le behaviourisme. Ce constat est aussi celui de Dumont (1991) qui rappelle l'incidence du fort courant du behaviourisme social sur le développement des idées en sciences sociales et en particulier de l'individualisme moderne. Constat qu'il illustre d'une manière plaisante et particulièrement révélatrice à propos de la réaction des empiristes anglo-saxons par rapport aux représentations collectives de Durkheim : « Avez-vous jamais rencontré une représentation collective au coin d'une rue? Il n'existe que des hommes en chair et en os. » (p. 184).

Ainsi, l'accouchement des représentations sociales s'est fait dans la douleur et dans un contexte au sein duquel des visions de l'homme et des théories scientifiques s'affrontent. Cette reconnaissance du bien-fondé des études sur les représentations sociales par la communauté scientifique est particulièrement documentée par Jodelet dans son ouvrage de 1989 et ses articles et thèse de 1984 et 1985. Selon elle, ces difficultés résultent, d'une part, de la dominance du modèle behavioriste en psychologie qui rejette les phénomènes mentaux pris en compte par la théorie des représentations sociales et, d'autre part, de celui du modèle marxiste dans les sciences sociales dont la conception mécaniste des rapports entre infra et super structure disqualifiait la représentation qui, selon cette conception, relevait de l'ordre du reflet et de l'idéalisme.

Malgré ces premiers obstacles et grâce au déclin du behaviourisme d'une part et aux idées nouvelles qui émergent en sociologie de la connaissance d'autre part, les travaux des précurseurs (Abric, 1994; Carugati, Selleri & Scappini, 1994; De Rosa, 1988; Doise & Palmonari, 1986; Jodelet, 1989; Moscovici, 1976; Rouquette, 1994), pour ne mentionner que ceux-là, ont tracé des chemins variés. L'aboutissement actuel de ceux-ci donne des opportunités à différentes disciplines en leur fournissant des outils qui complètent leurs déterminants conceptuel et méthodologique. Mais au-delà, ces chemins s'inscrivent, avec bonheur, dans le projet interdisciplinaire qui ouvre sur la complexité et qui, de plus en plus, semble s'imposer aux chercheurs. L'interfécondation dans cette relation y est d'ailleurs reine. Ainsi, le contexte de développement du concept de représentation sociale doit être gardé à l'esprit dans la réflexion qui nous occupe.

Ces considérations générales à propos du développement des représentations sociales permettent, de plus, de camper la multiplicité des perspectives qui a vu le jour dans ce champ, comme le notait déjà Jodelet en 1989. Au-delà des convergences, ces perspectives présentent des différences, ce qui témoigne du dynamisme du concept qui s'est enrichi au cours des débats auxquels il a donné lieu. En effet, ces différences sont,

entre autres, révélatrices des idées sous-jacentes bâties sur la « différence essentielle dans la manière de penser l'homme : en fin de compte, ou bien la valeur fondamentale est placée dans l'individu, et on parlera en ce sens de l'individualisme..., ou bien elle est placée dans la société, ou culture, dans l'être collectif, et » avec Dumont (je) « on parlerait du holisme... » (1991, p. 138).

D'ailleurs, que le positionnement des chercheurs, dans leurs publications concernant ces manières de penser soit explicite ou même implicite, elles donnent éventuellement lieu à des ambiguïtés et même à des oppositions qui sont révélatrices de leurs affiliations autant théoriques qu'épistémologiques.

## LE DÉBAT ENTRE LES TENANTS DE DIFFÉRENTES APPROCHES DES REPRÉSENTATIONS SOCIALES

### L'ÉVOLUTION DU DOMAINE

Deux des perspectives qui se sont développées dans la théorie des représentations sociales ont été centrales à l'évolution de ce domaine et donnent ainsi naissance à de véritables courants de recherche; d'un côté, l'approche ethnographique à laquelle on peut apparenter certains travaux, en particulier dans le domaine sociosanitaire, qui sont de larges fresques illustratives de représentations sociales comme : la santé et la maladie avec Herzlich (1969), la folie, le corps et l'allaitement avec Jodelet (1981; 1985; 1987; 1989), l'alimentation avec Lahlou (1998) ainsi que Masson et Moscovici (1997) et, de l'autre côté, l'approche structurale qui s'impose, notamment avec des travaux théoriques et expérimentaux, tels ceux d'Abric (1987), de Flament (1987), de Moliner (2001), de Rateau (1995) et de Rouquette (1998).

Ces deux perspectives se développent plutôt en parallèle chacune de son côté quoique certains épisodes de leur courte histoire peuvent les avoir opposés. Comment les travaux de ces courants parmi les autres se distinguent-ils l'un de l'autre et comment chacun d'eux se situe-t-il par rapport à l'individualisme/holisme?

Un début de réponse est apporté par Jodelet en 1989 qui, dans un large tableau du domaine des représentations sociales, fournit un descriptif exhaustif de leurs problématiques et de leurs axes de développement. Ce faisant, celui-ci illustre ainsi l'émergence des courants qui se sont progressivement imposés dans ce domaine. Au centre de ce tableau est planté un schéma basique correspondant aux convergences de tous les courants existants à ce moment et selon lesquels « la représentation (est) comme une forme de savoir pratique reliant un sujet à un objet » ou encore « la représentation sociale est toujours représentation de quelque chose (l'objet) et de quelqu'un (le sujet) » (p. 43). Dans ce schéma central, le qualificatif de social est, d'une certaine façon, rendu second dans l'acception du concept; de plus, même si les termes utilisés sont compris dans leur signification générale, cela laisse poindre une certaine

ambiguïté. Cette seconde ambiguïté concerne ce qui fonde la représentation. Cette dernière est coincée entre l'idée selon laquelle elle repose sur les individus fondateurs et celle où elle réside dans les interactions sociales comme point de départ. Plus tard en 2008, le souci de Jodelet pour l'individualité est repris avec un article sur la place qui est donnée au « sujet » dans les travaux sur les représentations sociales et rehausse ainsi l'importance donnée à l'individu. Peut-on en déduire que le postulat retenu est celui de l'individualisme? Sans doute pas, car, dans son texte antérieur de 1989, l'ambiguïté n'y apparaît pas lorsqu'elle précise que la représentation sociale est « une forme de connaissance, socialement élaborée et partagée ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social. » (p. 36).

Pourtant, cette ambiguïté, toute relative, tendrait à nous mener vers une situation composite dans laquelle les interactions sociales et les individus génèrent les représentations sociales qui en même temps sont acquises par les individus des groupes, ce que la définition de Moscovici énoncée plus tôt impliquait. Ce type d'agencement des contraires est longuement traité par Dumont dans son essai sur l'individualisme, en particulier avec le concept de « hiérarchie de niveaux » qui présente un intérêt certain pour traiter aussi de la complexité. En fait, on retrouvera plus loin ces questions avec la discussion de la problématisation et de la méthodologie dans le cadre des travaux dans les différents courants de recherche des représentations sociales.

Par ailleurs, du point de vue des tenants du structuralisme, l'ambiguïté est dissipée étant entendu que les représentations sociales sont reconnues comme une connaissance élaborée et partagée socialement. Il reste que l'on retrouve, dans la littérature du domaine, des difficultés quant à la place attribuée à l'individu et aussi à celle du cognitif dans l'émergence des représentations sociales, car il peut être difficile de concevoir la pensée sociale sans le support habituel de l'individu, ce qu'illustre Abric (1987) lorsqu'il affirme qu'elle est « à la fois le produit et le processus d'une activité mentale par laquelle un individu ou un groupe reconstitue le réel auquel il est confronté et lui attribue une signification spécifique. » (p. 64).

Pourtant, aucun doute n'est plus possible avec l'affirmation suivante de Rouquette et Rateau (1998) pour qui « tout comme l'histoire des individus emprunte à l'histoire des sociétés, et non l'inverse, la pensée des individus se fonde en permanence sur un héritage et se déploie dans un espace collectif dont la réalité, à chaque instant, saute aux yeux » (p. 27).

Si les options des auteurs semblent s'afficher clairement, elles laissent cependant émerger de-ci de-là, lorsque l'on parcourt les recueils de travaux des chercheurs dans les actes de congrès et les *text books*, les difficultés que ces derniers rencontrent. Comment conçoivent-ils ce rapport individuel/social et même quelle place attribuent-ils au cognitif dans cette perspective? Enfin, comment chacun des courants sur les représentations sociales parvient-il à en faire une articulation viable dans ses travaux? Difficulté qui transpire bien évidemment dans les termes utilisés précédemment par

Abric de deux façons : d'abord sur le plan épistémologique avec l'introduction du rapport au réel; ensuite sur le plan de la détermination de la nature même des représentations sociales en tant que produit et processus.

## **SUR LE PLAN ÉPISTÉMOLOGIQUE**

L'idée de la reconstitution du réel invoquée par Abric peut conduire implicitement à un schéma réaliste, relint des épistémologies comportementales des premiers temps, tandis que l'étude de la construction des significations sociales, comme l'affichent les propos précédents de Jodelet (1989), la situe en marge et, avec elle, nombre de chercheurs. Mais, comment au-delà de ces quelques ambiguïtés, ne pas retrouver, pour ces deux auteurs, la filiation forte ici avec Moscovici (1969) qui remet largement en question le dualisme comportemental entre sujet et objet étant donné « qu'il n'y a pas de coupure entre l'univers extérieur et l'univers intérieur de l'individu (ou du groupe). Le sujet et l'objet ne sont pas foncièrement distincts » (p. 9).

Cette posture épistémologique affichée et son impact au fil du temps résulte, entre autres, des dynamiques d'interfécondation des sciences et en particulier des révolutions épistémologiques qui s'opèrent dans les sciences phares. Il s'agit de la remise en question du modèle objectiviste, comme c'est le cas en physique fondamentale avec les travaux qui ont soulevé les incompatibilités entre les théories sur le monde à notre échelle et celles sur celui de l'infiniment petit. Un tournant radical semble alors inévitable et un nouveau paradigme est en route que Fontez exprime de la façon suivante en 2013 en affirmant que « toutes ces belles théories ne décriraient pas la réalité du monde, mais la manière dont notre esprit s'efforce d'en percer les mystères. D'objective, la physique deviendrait subjective. Et la réalité du monde lui-même à tout jamais insaisissable... » (p. 109).

D'une certaine façon, nous devons souligner que ces bouleversements paradigmatiques confortent l'importance d'étudier les représentations et cette étude ne peut être différée, car elle serait même l'unique voie pour comprendre le rapport que l'homme entretient avec l'univers.

## **SUR LE PLAN DE LA NATURE DE LA REPRÉSENTATION : PRODUIT/PROCESSUS**

En ce qui concerne le second point, la nature de la représentation, c'est-à-dire le rapport produit/processus ou la bidimensionnalité, rapport évoqué par les auteurs précédents des deux courants des représentations sociales, il est largement rappelé dans un grand nombre de travaux. En particulier, les structuralistes insistent sur la nécessité d'avoir des méthodes d'analyse qui mettront en évidence aussi bien l'un que l'autre, c'est-à-dire d'un côté ses éléments constitutifs ou produit et de l'autre leur organisation ou processus. Retenons que, selon les auteurs précédents d'un courant comme de l'autre, le « produit » combine des plans différents qui englobent des contenus cognitifs, tels que le sens commun, les savoirs, les éléments informationnels, ainsi que des images, des éléments normatifs et idéologiques, tels que les opinions, les

attitudes, les croyances et les valeurs. Il s'agit de la résultante de construits élaborés par des groupes à propos d'objets sociaux et leur visée est pratique en termes de communication et d'action. Les « processus », quant à eux, correspondent aux transformations continues qui résultent des rapports sociaux dont les objets du monde en constituent les enjeux. On parle généralement des processus d'objectivation et d'ancrage. Ainsi, élaborée dans l'interaction, la représentation est résolument sociale. Ces deux aspects, produit et processus, souvent n'apparaissent pas ensemble dans les études, les chercheurs tendant à favoriser surtout l'un ou l'autre. Ainsi, certains n'en restent qu'à l'observation du produit, préoccupés qu'ils sont de fournir une description exhaustive réifiante de la représentation d'un objet par un groupe dans une perspective objectiviste. Sans expliciter la posture prise par les chercheurs dans ces projets, la recherche vise essentiellement la description, le contenu même de la représentation, comme l'indiquent Doise, Clémence et Lorenzi-Cioldi (1992) en ces termes : « Ces auteurs n'hésitent pas à présenter comme des recherches sur les représentations sociales des travaux consistant à appliquer des analyses de type factoriel aux réponses à des questionnaires d'opinion ou d'attitude. Or nous ne pensons pas que toutes ces recherches font nécessairement avancer la réflexion sur les représentations sociales. » (p. 13-14).

Cette place centrale accordée au contenu ou aux éléments constitutifs, dans certaines recherches, est aussi soulignée par Jodelet (1989) qui, d'une certaine façon, précise les lieux d'observation tels que les discours, les messages et les images médiatiques aussi bien que les conduites et les agencements matériels et spatiaux. Cette observation permet de mettre en lumière les différents éléments du produit qui peuvent alors être décrits, répertoriés en inventaires dont l'impact interprétatif et compréhensif reste toutefois limité, comme le signalent Flament et Rouquette (2003) : « la "qualité seconde" des phénomènes, tellement évidente, tellement obsédante pour certains, peut être prise pour une "qualité première"; l'effet occasionnel des circonstances pour un effet systématique. Il est donc important de savoir discerner ce qui permet vraiment de comprendre et qui est aussi susceptible de durer, sous le chatoiement de ce qui ne fait que distraire et finira par passer. » (p. 117).

En plus de ces arguments, retenons aussi la position de Wagner (1996) pour lequel les études sur les représentations sociales posent le problème de la réification de l'objet. Il pense donc que, si l'on admet que ces représentations sont construites collectivement, alors on ne devrait pas procéder à leur analyse par l'entremise d'interrogations individuelles, mais plutôt à partir de productions collectives, tels que les journaux, les textes divers ou autres.

Malgré toutes ces mises en garde vis-à-vis de la centration presque exclusive sur les contenus, certains se sont accrochés à cette seule description afin de suivre un certain modèle de la science dite « pure », qui constitue les bases du programme objectiviste des sciences de l'homme et dont ils ne veulent pas s'écarter. Aussi, à ce stade de la discussion et des clarifications apportées, nous pouvons finalement



reconnaître avec Jodelet (1984) que : « Il ne s'agit pas seulement de saisir les idées, notions, images, modèles dont les représentations sont la concrétisation, et les cadres catégoriels et classificatoires qui sont les principes d'ordre assurant l'articulation entre le système de pensée et l'action. Il s'agit aussi de saisir les modalités collectives selon lesquelles les membres de la société ou d'un de ces groupes relient les éléments de représentations dans leurs opérations de pensée, c'est-à-dire les logiques et syntaxes spécifiques auxquelles obéissent les systèmes de représentations. En un mot il s'agit d'étudier globalement les processus de la pensée sociale. » (p. 26).

L'intérêt pour la pensée sociale et l'apport de nouveaux points de vue, de nouveaux outils issus de différentes disciplines conduit à une prise en compte élargie des phénomènes sociaux et de leur complexité. Ils amènent la prolifération de méthodes plus riches les unes que les autres dont l'éclosion se poursuit sous forme de nouveaux courants ou approches, telles l'approche discursive (Harré, 1984; Jovchelovitch, 2007), l'approche subjective (Flick, 2005), l'approche développementale (De Rosa, 1988; Doise, 1987; Duveen, 1999) et l'approche de la logique naturelle (Grize, 1989), pour ne mentionner que celles-là. Toutes ces approches autant que celles retenues pour le début de notre analyse soulèvent au cours de leur développement d'une part, des questions d'organisation des représentations sociales et d'autre part, des questions sur la nature de cette organisation dont il faut tenir compte pour étudier les processus qui ont cours dans les représentations sociales.

### **La question de l'organisation de la représentation sociale**

Toutefois, cette différenciation en marche n'est pas sans laisser apparaître certains écueils qui peuvent surgir sur le chemin des démarches entreprises, ce que ne manquent pas de mentionner, comme nous l'avons noté plus tôt, Doise, Clémence et Lorenzi-Cioldi (1992). Cette position est confortée aussi par Rouquette et Rateau (1998) pour lesquels on ne peut retenir « toutes les approches individualistes qui prétendent rendre compte de l'ordre cognitif collectif par la simple agrégation de processus personnels incessamment recommencés. » (p. 28). Ces mêmes auteurs enchaînent aussi en disant que « L'individu n'est rien sans la société qui l'invente et lui offre un champ balisé pour son action, ses illusions et son destin. » (*Ibidem*).

S'il semble s'imposer une idée générale ancrée dans le social sous le couvert de la pensée sociale, c'est sur le plan des pratiques et des méthodes utilisées que l'on ne retrouve pas la même unité ni non plus la vision du « tout » au sens où Dumont en parle à propos de l'holisme et, d'une certaine façon, les initiateurs de la théorie des représentations sociales. En effet, un certain nombre de chercheurs vont s'écarter, implicitement chemin faisant, du projet de l'étude des processus de la pensée sociale.

Ce projet concernant la pensée sociale, les structuralistes s'y sont engagés en construisant les moyens de leur entreprise avec la théorie du « noyau central » et en spécifiant que l'étude des représentations sociales doit en faire émerger les éléments constitutifs ainsi que leur organisation.

Ces éléments constitutifs d'une représentation d'un objet y sont répartis, pour une part, dans un noyau central tandis que les autres éléments occupent la partie périphérique. Cette organisation hiérarchisée procure à la représentation à la fois stabilité par le noyau central et souplesse par les éléments périphériques qui y jouent un rôle d'amortisseurs. Cette organisation est dévoilée à l'aide d'une méthode analytique à deux niveaux dont le premier est exploratoire et permet d'identifier les éléments constitutifs de la représentation. Ces éléments sont ensuite, dans un second niveau, caractérisés et mis en cause dans un but vérificatoire. Ces opérations visent à mettre à jour comment se situe un groupe par rapport à un objet particulier de représentation. Nombre de ces travaux s'inscrivent dans une perspective expérimentale ou quasi expérimentale dans laquelle le rôle de l'objet d'investigation peut être variable en allant de l'étude de la détermination structurale de la représentation à l'étude de l'objet lui-même de la représentation. Les démarches associées aux deux pôles de ce continuum vont laisser des questions importantes de côté concernant la formation de la représentation, son développement et sa transformation, en en fixant la composition dans une structure rigidifiée et dont la forme est préétablie et ainsi statique. Or, si comme on l'a vu les deux processus identifiés à l'origine par Moscovici constituent le cadre général des analyses, ce que répercutent en particulier les deux approches identifiées précédemment, il n'en reste pas moins que les analyses effectuées par des chercheurs, dans de nombreux cas, ne parviennent pas toujours à le respecter. La difficulté est là, mais, comme le signale Dumont (1991), elle n'est pas insurmontable car « ... il est fallacieux, en science sociale, de prétendre comme on l'a fait que les détails, éléments ou individus, sont plus saisissables que les ensembles » (p. 24) même si « Notre discours demeure peut-être le plus souvent incomplet, mais il porte sur un objet global donné. » (p. 25).

### **L'organisation : de la structure à l'approche systémique**

En fait, pour les chercheurs, ce problème de détermination du champ d'investigation est difficile et leurs postures épistémologiques restent trop souvent opaques et parcellaires par rapport aux prémisses consensuelles de la théorie. Cette difficulté réside, selon Doise, Clémence et Lorenzi-Cioldi (1992), dans « Un problème important des études sur les représentations sociales (qui) est que leur matière première est constituée par des recueils d'opinions, d'attitudes ou de préjugés individuels dont il faut reconstituer les principes organisateurs communs à des ensembles d'individus. » (p. 15).

Cette idée de principes organisateurs est à la base d'un autre courant dans le domaine des représentations sociales qui a été développé par Doise (1986) dont l'approche est systémique. Ainsi, comme l'indiquent les précédents auteurs, le dépassement de cette difficulté est donc possible. Pour ce faire, il s'agit de prendre en compte les prises de position des acteurs sociaux par rapport aux enjeux de leur environnement social étant donné qu'ils doivent organiser leurs interrelations et leurs actions intervenant dans les rapports sociaux dont ils font partie. Les fondements de

cette réflexion et de la démarche qui lui est associée s'appuient sur les trois concepts d'objectivation, d'ancrage et de principes organisateurs de prise de position dont l'apport est sans conteste dans l'explicitation des rapports entre cognition et social et dans les modes de détermination du champ d'investigation.

Par le concept de principe organisateur de prises de position, Doise précisait ainsi que la représentation sociale n'est pas une configuration consensuelle mais une organisation dans laquelle les individus vont se positionner. Au cœur des préoccupations de cet auteur se trouve le lien entre social et cognitif ou plus explicitement les liens entre la régulation sociale et le fonctionnement cognitif. Cette articulation s'inscrit bien dans le dépassement de la juxtaposition de ces deux éléments qui entretiennent des relations étroites à la manière dont Dumont ne rend possible la présence ensemble de l'holisme et l'individualisme que s'ils apparaissent à des niveaux différents comme par exemple à celui du global et du particulier. Cette articulation entre ces deux éléments avait d'ailleurs été explicitée par Moscovici en 1976 et reprise par Doise et collaborateurs en 1992 montrant comment les régulations du métasystème social qui « contrôle, vérifie, dirige » retravaille en quelque sorte ce que le système cognitif opératoire produit en termes « d'inclusions, d'associations, discriminations, déductions ». L'étude des liens entre régulations sociales et fonctionnements cognitifs s'est appuyée sur une perspective élargie de la représentation résolument systémique et une analyse des données issues de questionnaires construits en fonction du terrain avec l'usage de techniques statistiques factorielles et multidimensionnelles qui s'inscrivent dans et contribuent à la démarche théorique. Cette orientation théorique concorde d'un certain point de vue avec le fait que Durkheim part, selon Dumont (1991), du tout social. En fait, les visions qui prévalent dans ce dernier courant et les précédents combinent individuel et « tout social » en articulant social et cognitif au cœur de la représentation. Cette idée d'articulation pourrait d'une certaine manière correspondre à celle d'englobement des contraires de Dumont et est particulièrement vive dans la perspective de l'approche par les principes organisateurs de prises de position.

Cette vision plus complexe prend la forme systémique dans les propos de Doise qui l'évoque avec ses coauteurs (Doise, Clémence & Lorenzi-Cioldi, 1992) en ces termes « La théorie des représentations sociales a été construite autour des notions de système et métasystème, bien avant la vogue de la pensée systémique. » (p. 12).

Un peu plus tôt dans la discussion, nous avons pu indiquer que l'étude de la globalité de l'objet d'investigation s'opposait à l'idée d'un réductionnisme méthodologique. En fait, la complexité supporte difficilement les redécoupages disciplinaires qui réduisent l'étude à un objet particulier hors contexte et à un rassemblement particulier d'individus. Même si ce cadre réducteur disciplinaire offre l'avantage de la rigueur et d'une plus grande facilité de mise en place, la contrepartie reste la décontextualisation de l'entreprise. L'ensemble de ces dilemmes, mentionnés au fur et à mesure de la discussion, se retrouve au cœur des débats entre les différents courants de recherche. Pour en définir le contour, signalons sur quels éléments ils ont

essentiellement porté : l'objet d'investigation (son étendue), l'objet de représentation à considérer et la détermination des groupes à l'étude. Qu'en est-il de ces trois éléments et de leur articulation? L'objet d'investigation concerne les situations identifiées comme permettant de comprendre le fonctionnement social. Sa détermination résulte des choix que les chercheurs font en précisant l'objet de leur recherche. Elle peut faire intervenir, dans le cadre disciplinaire, un découpage qui est inhérent à la discipline, alors que dans le cadre de l'interdisciplinarité, elle conduit les chercheurs à se positionner plutôt suivant le découpage inhérent aux situations sociales en cause.

Cette seconde situation va en augmentant car on assiste à des demandes faites aux chercheurs dans lesquelles les pressions sociales et économiques deviennent pressantes. D'ailleurs, il leur est suggéré de s'inscrire dans des programmes de recherche permettant de cerner des questions sociales globales. Ce contexte a pour résultat de multiplier les travaux interdisciplinaires. L'incidence de cette évolution de la recherche sur les méthodes de travail des chercheurs est importante dans la mesure où elle implique l'invention de nouveaux outils susceptibles d'être plus adaptés à ces nouveaux modèles de recherche mettant d'ailleurs en péril le travail des chercheurs qui sont isolés. Ce virage, qui s'impose actuellement, devient en quelque sorte incontournable et les positionnements scientifiques qui lui sont associés s'inscrivent dans les démarches relativistes s'appuyant, entre autres, sur les épistémologies constructivistes, socioconstructivistes ou encore critiques que l'on trouve de plus en plus dans les sciences humaines et sociales. L'ensemble de ces considérations contextuelles et théoriques conduit à la reconnaissance des représentations sociales comme objet de science et rares sont encore ceux qui le remettent en question.

L'articulation des deux autres éléments considérés des débats (objet et groupe) s'inscrit dans l'élargissement de la discussion et trouve son complet épanouissement dans l'étude des systèmes représentationnels (Garnier & Lévy, 2007) qui mettent en scène plusieurs objets de représentation et plusieurs groupes dans le cadre de dynamiques sociales présentant de larges enjeux. Au-delà de la définition de l'objet, en tant que social ou non, qui fait débat et à laquelle ont largement contribué les structuralistes par la détermination de critères, la prise en compte de l'objet isolé est, quant à lui, contestable. Cette discussion est entre autres alimentée par les arguments suivants de Rouquette (1994) : « N'ayant pas de limites bien définies, la représentation n'est plus une entité isolée qui n'aurait aucun chevauchement thématique ou structural avec d'autres entités de même nature. » (p. 174). Et aussi : « D'abord, les divers objets sociaux auxquels ils ont affaire ne sont pas conçus indépendamment les uns des autres par les membres d'un groupe : ils figurent en coréférence dans l'index du monde de ce groupe, ils constituent ensemble son "univers utile", qui ne se réduit évidemment pas à une seule sorte de pratiques ni à une seule ligne de catégorisations. » (p. 174).

Pour expliciter ces systèmes représentationnels dans un champ donné, on comprend mieux que le chercheur ait à considérer l'ensemble des objets déterminés par un contexte donné et défini par le cadre des enjeux qui y prennent place. L'approche y

est résolument systémique et, ce faisant, concerne les groupes qui appartiennent au contexte étudié. La question de la détermination des groupes a retenu l'attention. À la suite de Moscovici, Rouquette insiste sur l'indispensable contraste des groupes entre eux pour décrire les représentations que ceux-ci façonnent les uns par rapport aux autres. Le contraste fait ressortir la manière dont ces groupes se distinguent les uns des autres et permet de comprendre les dynamiques sociales qui dominent au sein des rapports sociaux entre groupes sociaux concernés par de forts enjeux qui les partagent.

Ainsi, se profilait déjà, dans les propos de Doise (1986) avec la vision systémique, et dans ceux de Rouquette (1994) avec le contraste entre groupes, la perspective des systèmes représentationnels par laquelle la recherche permet de contextualiser les significations sociales autour de la combinaison d'objets émergeant du croisement des groupes concernés par le contexte. Leur analyse respective se fait à travers l'étude autant des discours que des pratiques, même si ces dernières sont plus rarement la porte d'entrée utilisée par les chercheurs. Mais l'apport méthodologique des différentes disciplines contributives dans ces projets interdisciplinaires élargit considérablement les possibilités aussi bien dans le type de données que celui des analyses.

## **CONCLUSION**

Il apparaît, à la suite de ce cheminement à travers les méandres des développements théoriques du domaine des représentations sociales en lien avec le contexte scientifique ambiant, que les différentes approches qui émergent s'inscrivent, à la suite de Moscovici, dans des sortes de visions du monde que se forment les groupes pour agir et communiquer. Pour en étudier les dynamiques, les chercheurs ont des alternatives possibles dont ils ont à rendre compte après en avoir estimé la portée afin d'être en mesure de justifier leur choix. Ils peuvent s'en acquitter en précisant leurs présupposés afin de clarifier la compréhension à laquelle ils aboutissent, en particulier la compréhension de la façon dont le rapport au monde se construit au sein des rapports sociaux et des enjeux qui s'y façonnent.

Par ailleurs, concernant l'origine de la représentation sociale, même si l'opposition de départ fondée sur l'individualisme ou au contraire sur l'holisme semble s'afficher relativement clairement en faveur du second, la mise en œuvre dans le cadre du travail sur le terrain, quant à elle, peut demeurer compliquée. On doit se rendre à l'évidence : les contextes de recherche à l'examen font apparaître des situations, des présupposés et des méthodologies dont l'articulation est très complexe de sorte que des contradictions ne sont pas exclues. Mais, au-delà de ces contradictions, la complexité conduit les chercheurs à se donner des instruments répondant au mieux aux situations et à l'analyse et leur permettant de décrire les observables en même temps qu'ils explorent les articulations processuelles et relationnelles qui fondent la formation, le développement et la transformation des représentations sociales. Il va sans dire que ces différents points de vue s'inscrivent aussi bien dans la synchronie que la diachronie et

donnent même lieu à des mixages de plus en plus libérés des contraintes méthodologiques.

Cet exposé n'a nullement la prétention de réduire l'ensemble des démarches qui se sont développées dans ce domaine, mais plutôt d'offrir un regard plus intégré qui permet de déboucher sur une perspective systémique. Par ailleurs, le point de vue avancé devient incontournable pour répondre aux exigences de l'interdisciplinarité qui en retour offre de nouvelles avenues sans lesquelles les explorations actuelles ne seraient pas possibles. On parle alors d'hybridation. Finalement, ces réflexions très globales éclairent d'un jour nouveau le développement des théories des représentations sociales et permettent de faire une lecture articulée des différentes approches les unes par rapport aux autres.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Abric, J.-C. (1987). *Coopération, compétition et représentations sociales*. Cousset : Del Val.
- Abric, J.-C. (1994). *Pratiques sociales et représentations*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Carugati, F., Selleri, P., & Scappini, E. (1994). Are social representations an architecture of cognitions? A tentative model for extending the dialogue. *Textes sur les représentations sociales*, 3, 1–24.
- De Rosa, A. S. (1988). Sur l'usage des associations libres pour l'étude des représentations sociales de la maladie mentale. *Connexions*, 51(1), 27–50.
- Doise, W. (1986). Les représentations sociales : définition d'un concept. Dans W. Doise & A. Palmonari (Dir.), *Textes de base en psychologie : L'Étude des représentations sociales* (pp. 81–94). Paris : Delachaux et Niestlé.
- Doise, W. (1987). Pratiques scientifiques et représentations sociales : Que faire de la psychologie de Piaget? *Cahiers du Centre de Recherche interdisciplinaire de Vaucresson*, 3, 89–108.
- Doise, W., Clémence, A., & Lorenzi-Cioldi, F. (1992). *Représentations sociales et analyses de données*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.
- Doise, W., & Palmonari, A. (Dir.) (1986). *Textes de base en psychologie : L'Étude des représentations sociales*. Paris : Delachaux et Niestlé.
- Dumont, L. (1991). *Essai sur l'individualisme : Une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*. Paris : Le Seuil.
- Duveen, G. (1999). Le développement des représentations sociales chez les jeunes enfants : un exemple, le genre. Dans M. L. Rouquette & C. Garnier (Dir.), *La genèse des représentations sociales* (pp. 114–136). Montréal : Éditions Nouvelles.
- Flament, C. (1987). Pratiques et représentations sociales. Dans J. L. Beauvois, R. Joule & J. M. Monteil (Dir.), *Perspectives cognitives et conduites sociales. Représentations et processus cognitifs* (pp. 139–141). Cousset : Del Val,

- Flament, C., & Rouquette, M.L. (2003). *Anatomie des idées ordinaires : comment étudier les représentations sociales*. Paris : Armand Colin.
- Flick, U. (2005). Qualitative research in sociology in Germany and the US. State of the Art, Differences and Developments. *Forum Qualitative Social Research* 6(3). Repéré à <http://www.qualitative-research.net/index.php/fqs/article/view/17/38>
- Fontez, M. (2013). Penser information plutôt que réalité. *Science et Vie*, 1151, 109-118.
- Garnier, C., & Lévy, J.-J. (2007). La chaîne des médicaments et les représentations sociales : comment traiter de la complexité. Dans P. Scheibler (Dir.), *Soziale Repräsentationen über Gensundheit, Krankheit und Medikation* (pp. 23–58). Hamburg : LIT – Verlag, Verlag für wissenschaftliche Literatur.
- Grize, J.-B. (1989). Logique naturelle et représentations sociales. Dans D. Jodelet (Dir.), *Représentations sociales* (pp. 152-168). Paris : Presses Universitaires de France.
- Harré, R. (1984). Some reflections on the concept of social representation. *Representation Social Research*, 51, 927–938.
- Herzlich, C. (1969). *Santé et maladie. Analyse d'une représentation sociale*. Paris : Mouton.
- Jodelet, D. (1981). *Représentations, expériences, pratiques corporelles et modèles culturels. Conceptions, mesures et actions en santé publique* (pp. 377–396). Paris : INSERM.
- Jodelet, D. (1984). Réflexions sur le traitement de la notion de représentation en psychologie sociale. *Communication, information*, 6(2–3), 15–42.
- Jodelet, D. (1985). *Civils et bredins. Rapport à la folie et représentations sociales de la maladie mentale*. Thèse de doctorat d'État. Paris : EHESS.
- Jodelet, D. (1987). Le sein laitier : plaisir contre pudeur? *Communication*, 46, 356–378.
- Jodelet, D. (1989). *Les représentations sociales*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Jodelet, D. (2008). Le mouvement de retour vers le sujet et l'approche des représentations sociales. *Connexions (Identité et subjectivité)*, 89(1), 24–46.
- Jovchelobitch, S. (2007). *Knowledge in Contexte : Representations, community and culture*. London, UK : Routledge.
- Lahlou, S. (1998). *Penser manger et représentations sociales*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Masson, E., & Moscovici, S. (1997). *Les mutations dans la pratique alimentaire. Processus symboliques et représentations sociales*. Rapport de fin de recherche. Paris : EHESS/Ministère de l'agriculture.
- Moliner, P. (Dir.) (2001). *La dynamique des représentations sociales*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.
- Moscovici, S. (1976). *La psychanalyse, son image et son public*. Paris : Presses Universitaires de France. Travail original publié en 1961.
- Moscovici, S. (1969). Préface. Dans C. Herzlich (Dir.), *Santé et Maladie. Analyse d'une représentation sociale* (pp. 7–12). Paris : Mouton.
- Moscovici, S. (1989). Des représentations collectives aux représentations sociales : éléments pour une histoire. Dans D. Jodelet (Dir.), *Les représentations sociales* (pp. 62–86). Paris : Presses Universitaires de France.

- Rateau, P. (1995). Hiérarchie du système central des représentations sociales et processus de rationalisation de la mise en cause de ses éléments. *Bulletin de psychologie, XLIX*(42), 73–87.
- Rouquette, M. L. (1994). *Sur la connaissance des masses. Essai de psychologie des masses*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.
- Rouquette, M. L. (1998). *La communication sociale*. Paris : Dunod.
- Rouquette, M. L., & Rateau, P. (1998). *Introduction à l'étude des représentations sociales*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.
- Wagner, W. (1996). Queries about Social Representation and Construction. *Journal for the Theory of Social Behaviour, 26*(2), 95–120.